

8
H 72915 K

LA FRANCE A TRAVERS
LES BALLADES FRANÇAISES

NAUFRAGE

SOUS L'ARC-EN-CIEL

PAR

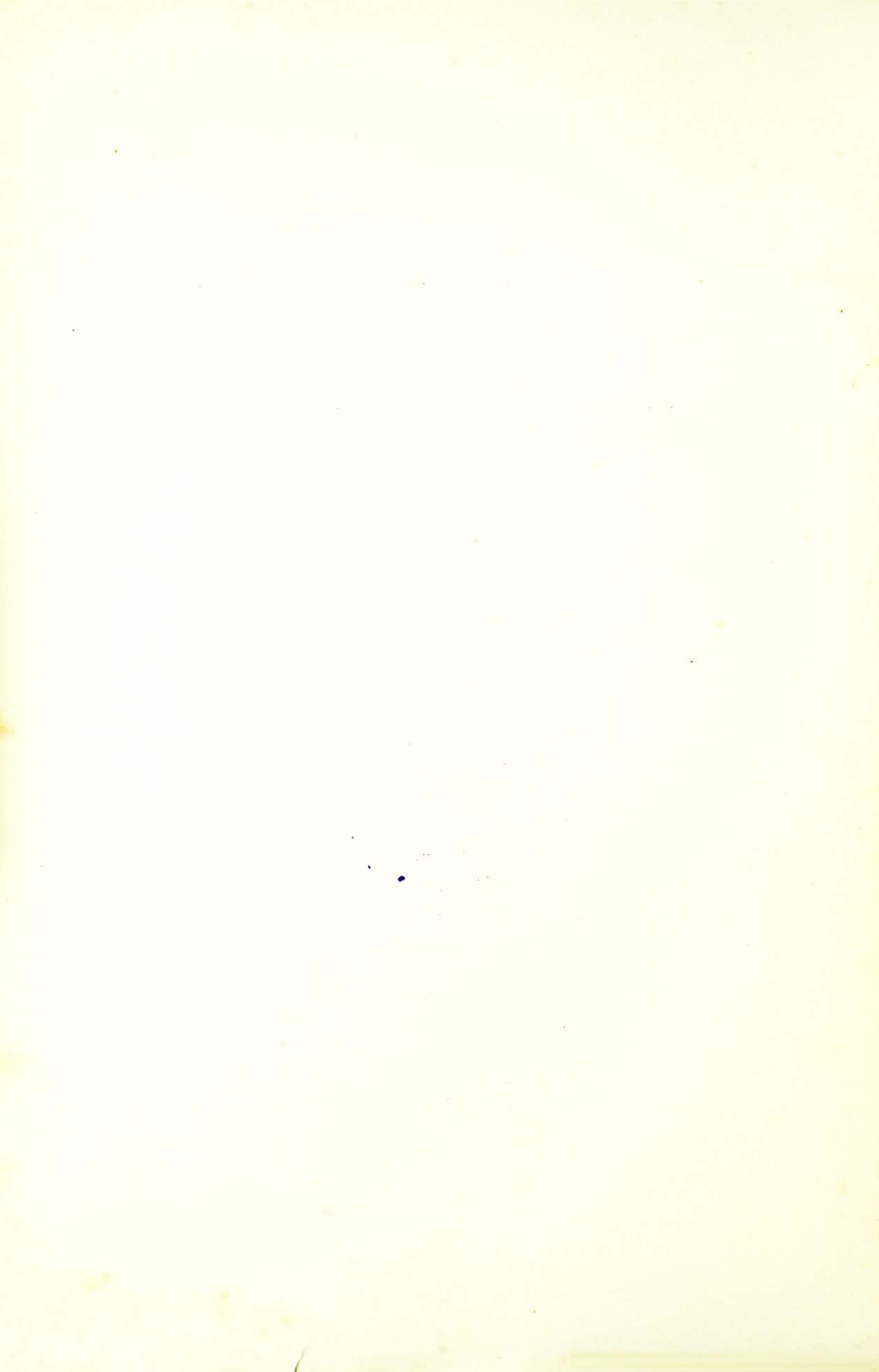
Paul Fort



Volume hors Librairie



Typographie
ARMAND JULES KLE
25, Rue Gay-Lussac, 25
A PARIS



Avec mes hommages les plus distingués
et en très cordial souvenir

à Monsieur

Saul Rosenberg

qui, m'accordant son estime,
voulut bien, en ces heures méchantes pour tous
et pour les Lettres,
se montrer l'ami

d'un vieux trouvère de l'Île de France
que la Dame à la faux guettait
(mais la vilaine vient de s'enfuir !)

Saul Fort.

Mars 1937.

196 gr.



N° 334

Exemplaire imprimé pour Monsieur

PAUL ROSENBERG



A la Mémoire
de
Laurent Vibert
créateur de « Lourmarin »
et pour qui l'Art fut une seconde vie.

NAUFRAGE
sous l'Arc-en-Ciel

TIRAGE

*Trente exemplaires sur Japon Impérial
et trois cents exemplaires sur vergé d'Arches à
la forme, contresignés par l'auteur et accompagnés
d'une dédicace ; et trois cents exemplaires
paraphés, dont quinze Japon, pour les Membres
du "Groupe des Amis de Paul Fort" et les
hommages.*

*Ce volume n'a pas été mis et ne sera jamais
mis en Librairie.*

N^o 51.
57.

Frontispice et cul-de-lampe

de

GINO SEVERINI

8
H72915

LA FRANCE A TRAVERS
LES BALLADES FRANÇAISES

NAUFRAGE

SOUS L'ARC-EN-CIEL

PAR

Paul Fort



Volume hors Librairie

Typographie
ARMAND JULES KLEIN
25, Rue Gay-Lussac, 25
A PARIS

Дзяржаўная
бібліятэка
БССР
Імя У. І. Леніна

096
16474 K

NAUFRAGE

*Ce naufrage est d'une barque où je fus seul
matelot, et non d'un géant de marque aux centaines
de hublots regardant calme et tempête, de leurs
gros yeux hébétés, nef trapue où font la fête mille
gens bien abrités,*

*fi ! Ma barque ouverte au ciel, aux ventouses
du grand vide, aux coups d'air surnaturels, n'en
était pas moins solide. Elle m'a conduit longtemps
(sous voiles comme à la rame) vers les buts les
plus tentants. Rames, voiles de mon âme,*

*souvenez-vous ! quels célestes paysages irisés !
quels mirages au vol leste, îlots pleins d'écueils
rosés, entendez bien : de sirènes, d'ægipans corallisés,
sujets de l'Errante Reine qui, telle une vérité se
fait l'esprit d'un mensonge, fut le Songe de mes
songes ! divines réalités ! archipels fleuris d'étoiles
vite cueillies et, frôlant tout le haut gel pur des
voiles, vos regards, Anges volants !*

*Pauvre esclave de mes sens, quel que fût mon
noble Amour, certes, je n'ai pas toujours navigué
dans le bon sens, mais plutôt, je vous le dis,
comme aveugle de naissance, — la proue vers le*



8
H 72915

Paradis, vers l'Enfer ou leur Absence — dans bien des sens interdits.

Or le grand pêcheur des mondes, un jour, le grand Jésus-Christ, voyant ma course errabonde, saisi de pitié, me prit au filet de l'arc-en-ciel plus réel d'être irréel, et draguant tout ce qui luit voulut m'entraîner CHEZ LUI.

Hélas ! ma nef était lourde, par trop de rêves bantée, sa quille tout incrustée de mes œuvres, ces palourdes. Elle a crevé le filet de joie haute et d'espérance, crevé son bord violet (le plus fragile, je pense ?) Elle est retombée en mer — Vie réelle ! ô Gouffre amer ! — et gît dans un fond profond, avec ma peine et mes œuvres, si molle épave et qui fond sous les crabes et les pieuvres...

Le Magasin Spirituel

En visite chez vous, cervelle poétique, m'offrirez-vous l'horreur d'un confus bric-à-brac, mêlant vices, vertus, paroles et musiques, l'honneur au déshonneur, le courage et le trac ? Diavolo ! qu'il soit tel, vous n'aurez la pratique de nulle Académie et ni de la Critique. Non pas, tout est en ordre et voire même en sac : étoiles, amours, dieux, bêtes, rois, républiques et, parfumant l'air noir, près du pot à tabac, de quoi faire tisane aux fleurs de rhétorique.

L'Eclairante Création

Le temps, ô Poquelin, ne fait rien à l'affaire ?
*Que si ! Dans un éclair se crée un lent mystère,
et qu'il soit bon, mauvais, qu'on l'aime ou qu'on
le nie, un poème est une seconde de génie !*

Cent fois sur le métier remettez votre
ouvrage ou quatre-vingt dix-neuf, Despréaux,
quinze ou trois, ou pas du tout. Un vif éclair fait
grand l'orage. Honni soit le métier d'un ouvrage
sans foi.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers
antiques, oui, mon divin André ! Voilà bien le
méchef... La Fantaisie-éclair ne prévaut dans
l'Attique. Noble ne l'est qui veut — fut-ce un
nommé P.F.

Vite ! un signe de croix ! Chantons : « Il pleut,
bergère ; voici l'éclair qui luit. » Mon âme est
désolée, consolée, enivrée, averse printanière...
Verlaine, que ton vers soit la chose envolée...

Je ne suis pas un Ecrivain

Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui
chante. — Quoi ! sans art mon chant serait vain ?
A l'écouter mon mal j'enchante.

*J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante.
Ah ! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés
voulant pleurer se met à rire.*

*Mais que soudain mon mal augmente, ma plume
se brise en un cri. — Je ne sais quand je me
lamente ou si je chante ou si j'écris.*

*Toujours est-il que rien n'est beau, voire, comme
un chant naturel. Chante, alouette, le bleu ciel et
toi, Lamartine, un tombeau.*

*Chante, hibou, clame ces nuits d'effroi, mais toi,
Musset, aussi. Chantez, Keats, chantez, Philomèle,
l'Amour dans la Vie éternelle.*

*Ah ! rossignols, chantez vos peines, comme
Verlaine et Henri Heine, ou chantez, chantez
votre joie vivante ou morte — comme moi.*

Les Vacances d'Autrefois

*La lune était là qui me regardait et qui regardait
vos « douze ans à peine ». Je ne savais pas ce
qu'elle attendait de moi ni de vous ni de notre peine.*

*On avait ouvert toutes les fenêtres. Les exhalaisons
du jardin en fleurs grisaient mes quinze ans. Et*

vous ?... Ah ! peut-être en fut-il ainsi pour votre douleur ?

La lune était là qui nous regardait, regardait pleurer vos « douze ans à peine », me regardait rire ou sonder ma peine. Nous ne savions pas ce qu'elle attendait.

L'amour, je n'y étais pas habitué, vous non plus ! Et l'on s'est quittés bon train. Je vous aimais tant, j'ai voulu me tuer. En fut-il ainsi pour votre chagrin ?

Je me suis un soir couché dans la treille, un soir où tout le ciel était parti. Mes sanglots faisaient un ronron d'abeilles, tant j'étais petit, tant j'étais petit.

Hélas ! on n'est pas toujours en vacances... La chasse aux papillons fait mon bonheur. En fut-il ainsi pour votre oubliance ? Votre douce image a quitté mon cœur.

Et de tout ceci, quoi ! nul souvenir, hors de ne savoir ce qu'on attendait et que, molle et blanche vers nos soupirs, la lune était là qui nous regardait.

Qu'est devenu le Crépuscule

Qu'est devenu le crépuscule de Clamart sous la feuillée sombre ? Oh ! comme on s'embrassait dans

l'ombre à cette heure où les trains hululent !

Dîner sous les aristoloches au « Bon Coin du Revenez-y » ; qu'est devenu le son de cloche de Vélizy ! de Vélizy !

L'adieu se fait, déjà l'on pleure. Saurai-je si, dans bien des pleurs, Sèvres encor tresse un bouquet d'étoiles bleues et de quinquets ?

Non ! non ! ne plus rentrer jamais !... on traîne, on se perd : ces glaçons de lune, en d'autres nuits de mai, naviguent-ils vers Robinson ?

Comment se conduit à cette heure, près Viroflay, le banc rêveur ? quels amants s'y couchent la nuit ? est-il seul sous la lente pluie ?

Après une grave Maladie

Je fus encore bien longtemps (cela dura jusqu'au printemps) à vivre entre doux et hagard, à faire craindre de ma part

la vraie absence ou quelle suite plus horrible à la méningite... Qui me sauva dans mes transports ? — Maman plus forte que la mort.

Et l'avril me vit un beau jour mener deux

*pas hors la Maison ; en mai je pouvais faire
un tour jusqu'au tilleul de l'horizon.*

*Je dus redéfinir le monde, me questionner sur
la fonction de chaque être en la création, de
chaque chose, et me répondre.*

*Laquelle coule ? Une rivière. Lequel s'y penche ?
Le pêcheur. Laquelle embaume ? L'île en fleurs.
Lequel gronde et vient ? Le tonnerre.*

*Oh ! le triste questionnaire ! Oh ! ne plus
savoir tout par cœur ? Laquelle coule ? Une rivière.
Lequel y passe ? Le passeur.*

*Lequel sonne au loin ? L'angélus. Sonne
longtemps ? Oui, l'angélus. Laquelle sonne à présent ?
L'heure. Un, deux, trois, quatre, cinq... six...
sept ?... L'heure...*

*Lequel, au profil des guérets, sur l'horizon clair
se dessine ? Le laboureur. Lequel s'incline ? Le
laboureur a respiré.*

*Lequel fait feu ? — ah ! le chasseur. Lequel se
meurt dans l'herbe tendre ? Un lièvre. Et qui bat
fort ? Mon cœur. Il m'a fallu tout réapprendre.*

Le Fou de Vague Lande

A Jean Comte.

Sans tristesse je ne sais vivre. Les chagrins mâles

ont ma foi. Des prés, des bois je me délivre. Les terres incultes m'enivrent. J'aime la tristesse avec joie.

Etreignant sous ma houppelande un cœur où gît l'amour tué, vers le ciel des hauteurs je rampe : je suis le fou de Vague Lande, c'est moi le pâtre des nuées.

Toutes ces chèvres de la lune passent et s'enfuient à ma voix ; je n'en saurais tirer fortune. J'ai le temps, s'il n'en passe aucune, d'effeuiller cent fois mes dix doigts.

Où donc es-tu, vie de constance où j'effeuillais la fleur petite ? Là-bas où mon fantôme danse, là-bas dans ce vieux bourg de France. — Souffrir d'amour est sans mérite.

Des libres cimes bleues de froid, je regarde, affreuse, la terre esclave des champs, fils des lois, où s'effarent les pauvres toits, chauve-souris de la misère.

Et levant mon bâton cruel j'évoque sous de noirs nuages, parmi des tourbillons de fiel, l'Ange rebelle ayant pour ailes deux vols de corbeaux pleins de rage.

Une torche au poing, va cet Ange. Or il s'en sert comme d'un fouet. Qui l'excite à tout mettre en flambe, la terre et mes amours ensemble ? C'est moi l'austère aux vœux muets.

Dialogue des Ombres

A Pierre Lagarde.

— Sur terre il n'est plus que des ombres. —
Il rampe encore un feu follet. — A mâché
combien d'hommes sombres la Guerre aux larges
dents d'Anglais !

— Sombres ou clairs, intelligents ou bêtes... —
Quoi ! des gens, des gens. — De ces Messieurs,
Gentlemen, Hombres, idolâtres fols du Progrès,

la planète se désencombre. — Le sol crie au
ciel effaré : « Il a fallu s'en séparer. Leur cas
était désespéré ! »

— O lune qu'un nuage obombre, laissez voir
au nouvel Adam épargné par ces grandes dents,
sur les bois, les marais, les chaumes,

un astre peuplé de fantômes.

Le Bonheur quand même ?

D'où je suis, dans cette herbe, on ne voit plus
l'église... Que j'aime le secret de la place indécise
où, du milieu de l'herbe, une flèche gracile indique,
tel un doigt, quelque plus haut asile, et qui serait

*le ciel par ce jour bienheureux ! Mais j'habite
un pacage où ruminent les bœufs.*

*Couché dans ce pacage et sondant le ciel bleu
je n'imagine plus que l'on puisse être vieux, tant
par le vaste azur les petites nuées, que le soleil
balène, fondent sitôt que nées. Las ! n'est-il pas
commun aux âmes de ma sorte d'apercevoir au
ciel ce qu'en soi-même on porte ?*

*Mais quel trésor ! cette herbe est toute en fils
d'argent, sous lesquels vont nageant mes doigts
intelligents. Il ne me manque rien, j'ai richesse
et jeunesse ! L'amour ? Vraiment, l'amour ? En
somme l'amour, qu'est-ce ?... Passez entre mes
doigts ouverts, fées du zéphyr. Huit maîtresses
entre mes dix doigts — j'en soupire.*

*Secouons-nous, que diable ! et foin du bonheur
même ! Je me lève et je suis vieux, pauvre et lourd
de peines. Alors, que voulez-vous, je reprends
mon bonheur. Zéphyr, clair de jour, herbe, ah !
consolez mon cœur ! Mais que dis-je ? Tout m'est
tristesse, affre et douleur. Près d'un bœuf qui
rumine, en sanglotant je pleure.*

*Voici que sur la terre, à fixer le ciel bleu, je
n'aperçois plus bien que l'on puisse être heureux.
Mais n'est-il point commun aux âmes de ma sorte
de ne point voir au ciel ce qu'en soi-même on*

porte ?... D'où je suis, dans cette herbe, on voit un peu l'église... J'adore le secret des heures indécises.

Devant la Mer murmurante

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Je ne m'en soucie.

Sur la douce plage, à l'heure sereine, dans l'aube innocente, ô la mer lointaine !

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Je ne m'en soucie.

Tes flots de rubans, la brise marine, tes flots de rubans entre mes doigts blancs !

— Où donc est ma mie ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma peine ? Je ne m'en soucie.

Dans le ciel nacré, mes yeux l'ont suivi, le goéland gris brillant de rosée.

— Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Où donc est ma peine ? Je n'ai plus d'amie.

Dans l'aube innocente, ô la mer lointaine ! Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil.

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil.

Le Navire qui chante dans l'Arbre

La hache au poing, aux dents le rire, j'allais rêvant par les forêts : « Nous armerons un beau navire. » Dans les airs qui me répondait ? Je crus à la voix des zéphyrus. C'était un bateau qui pleurait.

« Oui, je pleure, je me lamente ! — Je veux l'espace et la tourmente ! — Mourir pour vivre aux coups donnés ! — Hache, plante-toi dans ma chair ! — Qui va me lancer à la Mer ? — Et mon capitaine est-il né ? »

Comme la jeune fille aspire aux bras mouvants de l'Amoureux, tout le futur et beau navire songe aux flots, ne vit que pour eux, même lorsqu'il pleure et soupire caché dans le pin ténébreux.

« Bûcheron, frappe ! — Ouïs qui chante ! —
C'est moi le fol dans la tourmente ! — Je meurs
pour vivre aux coups donnés. — Hache, entre en
mon cœur, vif éclair ! — Frappe ! et je bondis
sur la mer, de tout mon équipage orné. »

La hache au poing, aux dents le rire, j'allais
frappant sous la futaie : à mon rêve d'un beau
navire, échos, zéphyr, qui répondait ? Ni les
échos, ni les zéphyr. C'était un bateau qui
chantait !

L'Ennui

La pluie aux carreaux me chante des vers :
« N'est-il donc personne en cette maison ?

« Hélas ! rien qu'une âme. On voit au travers
le reflet du feu qui bat le plafond,

« une chaise, un lit et de grands murs verts,
ce baldaquin noir et le Christ au fond. »

Suis-je transparent ? La pluie a raison. Je ne
suis qu'une âme. On voit au travers.

Et la pluie hantée d'un ennui profond se
retourne et fuit loin dans l'horizon.

Reine des Marais aux Bas Rouges

*Reine des marais aux bas rouges, console un
pauvre en sa misère, échasse, triste héronnière !
Fleurs ni roseaux, plus rien ne bouge.*

*Trouant l'eau tes pattes prudentes font des
cercles jusqu'en mon âme où se continue l'eau
dormante — l'eau mourante aux dernières flammes*

*d'un jour où sombre mon amour, je le sens
bien, pour les guérets, pour Dieu lui-même auteur
des jours, pour le soleil et les marais,*

*d'un jour qui m'a fait trop souffrir ! J'étais
venu pour m'en guérir, hélas ! et n'ai pas su
mourir. Fol espoir né d'un grand désir !*

*Pique, oiseau, pique de ton bec mon image dans
l'eau glacée, qui s'ensanglante, et l'ombre avec, du
sang de mon cœur transpercé.*

*Je meurs et l'eau se décolore. Echasse, triste
héronnière, crispe tes pattes sur mon corps et jette
un cri dans le désert...*

Fleurs ni roseaux, plus rien ne bouge. Reprends ta pose taciturne sur ce dormeur en l'eau nocturne, reine des marais aux bas rouges.

Un Farfadet

Le feu follet que j'ai longtemps suivi sur les marais lugubres de la vie, je ne sais plus, vain amour, belle dame, s'il n'était pas ou mon âme ou votre âme.

Le Farfadet qui vient vous tourmenter, l'esprit follet qui veut vous emporter, je ne sais plus, douce amour ! ô ma reine ! s'il n'est pas né, feu follet, de ma peine.

Ce n'est merveille si j'ai le cœur dolent, les yeux pareils à des charbons brûlants, deux longues mains de brume qui s'écharpent sur les roseaux comme sur une harpe,

et si je vais pliant deux jambes molles par les marais, suivi des lucioles, glissant en rêve et comme font les Fées qui dans les nues volent agenouillées,

enfin si l'âme, dont je suis tourmenté, jette une flamme ardente à m'emporter — c'est que ma

*vie n'est plus rien en ce monde, sinon, furtif,
léger, faisant sa ronde*

un Farfadet !

La Poésie sans le Poète

*La lune sur la plaine étend sa renommée. Il
n'est d'herbe et de fleur qui n'en parlent charmées
aux herbes et aux fleurs, et toutes se caressent à
l'immense frisson blanc de la charmeresse.*

*Las d'aimer, amoureux poète ?... va dormir !...
Sans toi, sans ton amour, que de beautés perdues ?
Non point, la lune veille et monte au sein des
nues, libre Muse d'argent que dore son plaisir.*

*Amour et causerie, herbes longues et lune...
Les harpes du gazon tintinnent une à une sous
les doigts clandestins de la lune argentine, et tout
n'est que langueur dans la nuit féminine,*

*hélas ! et jalousie : infidèle et pâmée, éployant
ses cheveux comme en fils de poussière, sur les
baisers sans fin des étoiles légères, au firmament la
lune étend sa renommée.*

*L'argent pâle d'un front heurte cent lèvres d'or ;
ce nuage les voile et s'ouvre au sein qui monte,
immarcescible proie éblouissant le monde, sur quoi
tremble un essaim de petites mains d'or.*

*Vermeil est ce qui monte à présent et voyage
— allongé torse pur dégagé d'un nuage —
épanouissement de toi-même en désir, Muse
d'argent et d'or que rougit ton plaisir !*

*Le boulement de l'herbe, où chaque fleur bercée
jette au vent son parfum comme au ciel sa pensée,
jusque dans l'horizon poursuit d'un fol amour
genou d'or, talon d'or, qui montent à leur tour.*

*C'est l'heure où, las d'aimer, un poète s'endort
et laisse voler sa Muse en la nuit d'or, et sa
Muse est la lune errant de fleur en fleur, puis
d'étoile en étoile, et non plus sur son cœur.*

A Francis Jammes

SUR LA MORT, A LA GUERRE,
D'UN JEUNE POÈTE CROYANT EN DIEU
ET QUE NOUS AIMIONS :
OLIVIER HOURCADE.

*Dieu nous l'a pris qui l'aimait tant. Plus que
nous qui l'aimions pourtant, et non par feinte ou*

fantaisie, hélas ! avec tout notre cœur — de nous n'a-t-il pas dit aussi : Seigneur, aimez qu'en poésie tous deux ils soient mes doux seigneurs — bien qu'il ait dit cela, hélas ! prouvé toujours, chanté cela, plus que nous Dieu l'aimait déjà : trop ? non ! non ! c'était son enfant. Dieu nous l'a pris qui l'aimait tant.

Jésus et l'Art, ô viatiques de cette jeune âme en voyage, toute ferveur, tout héroïque, née pour de surhumains courages, pensive gaiement, sans critiques, et se donnant en vous donnant, libres vertus en république, apaisées de rêve tremblant : spontanéité, charme, élan ! et l'Art et Dieu pour viatiques ! Dieu l'a « saisi » qui l'aimait tant...

Combien, tresseur de ses lauriers, je tresse haut pour Olivier ! Un éclat d'obus a frappé le plus noble cœur de poète, à travers l'Art même occupé des plus hautes pensées secrètes. Je vois si haut mon Olivier, d'un berceau d'anges abrité, montant, montant à la conquête de la seule immortalité. Je tresserais haut ses lauriers, mais au bord du ciel arrêtés, mes doigts ne suivent plus sa tête... Dieu m'a repris tout mon poète.

Il a bien fait. C'était « le sien ». Dieu terrible a repris son bien, aux signes d'un ange gardien ouvrant deux ailes tout heureuses et divinement lumineuses sur l'enfant mort de son haut fait. Il

a repris le bel enfant à son moment le plus parfait, devant son ange triomphant, lorsque deux fois héros, Hourcade, par double amour et non bravade — ayant conquis la mission digne de son ambition — aux appels de l'Agnus Dei voulut mourir pour son pays !

Toi, mon Jammes du Paradis, continue de tresser pour lui : c'est à moi seul que Dieu l'a pris. Las ! éternellement perdu, je ne verrai plus mon ami ! Tu sais, Jammes, où il ira. Et c'est, plus tard, où tu seras. Tu sais, Jammes, où il s'en va dans ces vols d'anges éperdus. A toi de tresser sa couronne... Mais tu souris, Dieu me pardonne, toi qui déjà peux dire aux hommes, de cet Olivier que tu vois avec ton âme, avec ta foi : « Non perdu. Se retrouvera. »

Hélas ! puisqu'il en est ainsi, que je dois seul être puni — car ses père et mère seront, menant le cœur de ses amis, de ceux-là qui le reverront — lorsqu'au ciel tu le reverras, cet Olivier de notre cœur, sais-tu qu'il me demandera, disant : « Je l'aimais bien aussi ! Cherche-t-il nos félicités ? » Je t'en prie, ne lui fais de peur. A mon ami ne fais de peine. Et lorsque tu lui répondras, ne lui dis pas que mes blasphèmes des paradis m'ont écarté. N'affirme rien, hors que je l'aime. Trouve-lui les mots fraternels ne chargeant point trop son aîné. Ne charge point le condamné. Dis-lui que

*loin de l'Eternel, en mission vers les Damnés,
pour toujours loin de son doux ciel, absent je
l'aime bien quand même... et pleurez l'ami regretté.*

*Dieu me l'a pris, l'Ami que j'aime, — me l'a
pris pour l'éternité !*

Le Félon

OU

LE REMORDS PENDANT LA GUERRE

*Je voudrais écarter l'image du printemps.
Chaque jour de lilas mauves, de primevères,
d'agnelets sautelant dans les vapeurs légères, de
ruisseaux, d'oiseaux gais, chaque jour de beau
temps ouvrant au cœur du ciel sa marguerite d'or
qu'un impassible dieu effeuille d'un doigt lent,
chaque jour dorant l'herbe et que je subodore et
quoique je reprenne vie le respirant, m'est un péché
d'ivresse et m'est un long remords,*

*m'est, de l'aube à la nuit, péché, remords,
traîtrise, oui ! traîtrise contre mes frères morts
pour toi, France, au nu de la plaine ou dans
l'horreur des bois, péché contre les morts, péché
d'aimer à vivre, péché originel, péché de volupté !
remords d'être un heureux du jour et d'exister,*

remords de vivre, hélas ! un printemps qui me
grise, voluptueux démon de ses heures exquises, —
et traîtrise contre les soldats morts pour moi,
au nord dans la grand' plaine, à l'est dans les
grands bois !

Je ne suis qu'un félon. Poésie ! poésie ! qui m'a
fait te donner les forces de ma vie ? Que valent
à présent mes hymnes d'allégresse aux printemps,
ces décors des amours oubliées ? Vieux cœur, la
patrie souffre, et tu n'es que faiblesse : tu ne sais
que chanter la Nature. O tristesse de ne savoir
chanter que brise aux peupliers, nuages dans l'air
pur comme de fins voiliers, soleil d'orage orange
aux cimes des sapins, truite vivace en l'eau
bousculée du moulin et rire du loriot sur un frais
aubépin !

Coteau de trèfle et de papillons caressé, dis-moi,
joli coteau, dis-moi ce que tu sais. Est-il si
printanier le haut noir des Eparges ? A cette
heure du jour qu'y font morts et blessés ? La
montagne de boue est vaincue où l'on charge —
mur croulant de blessés comme de trépassés — une
horde enlisée embourbant ses canons. Flatte mes
yeux, coteau, je ne suis qu'un félon.

Petit ruisseau de Mai qui te myosotises, à cette
heure du soir où glisse le vanneau, dis-moi, joli
ruisseau, ce qu'on fait par les eaux du jaune Yser

*sans bord d'où ne sort qu'une église ? Dis-moi si
l'agnelet y broute le cytise et l'air y prend l'odeur
des sauges qui m'enivrent... ou d'un gaz délétère
aux sombres tourbillons ? Console-moi, ruisseau,
je ne suis qu'un félon.*

*Arondes volant bas, je ne suis qu'un félon.
Orage au bruit de pas, je ne suis qu'un félon.
Tous mes cerisiers blancs, je ne suis qu'un félon.
Mon ami l'arc-en-ciel, je ne suis qu'un félon.
Ma mie âme du soir, je ne suis qu'un félon.
Camarade crapaud, je ne suis qu'un félon.
France de mes printemps, ah ! quel félon je suis !*

*Je ne suis qu'un félon. Poésie ! poésie ! qui
m'a fait te donner les forces de ma vie ?*

Les Affamés

*Sous le pommier fatal qui, le Bien et le Mal,
domine de toutes ses pommes,*

*assis sur leurs talons, Jésus et le Démon
regardent les actions des hommes.*

*Le Dieu couleur du jour s'écrie : « J'ai faim
d'amour. Et toi, de haines. En somme*

*tout le long de ma vie je t'exècre et t'envie :
ce soir, de Berlin jusqu'à Rome,*

*de Paris à Nijni, partout où font leur nid
les amours haineux de Sodome,*

*que d'Eves et d'Adams vont craquer sous tes
dents ! » Le Démon lui tend une pomme.*

Les Chemins

*Christianisme sans pensée ? Foi trop savante et
réfléchie ? Quel chemin prendre vers la Vie de
l'éternelle âme insensée ?*

*Bleu et or, Fra-Angelico, noir glacial et blanc,
Pascal : chemins vers cet abri, Là-Haut, lequel
suivre ? Est-il bien égal ?*

*Qui te mène au ciel sans souliers, âme au pas
de laine et sans but, au pas d'homme qui aurait
bu, sinon la foi du charbonnier ?*

Le Dieu Bon Sens

*Il n'est qu'un Dieu, lequel ronfle aux enfers,
et c'est — possible ! — un nommé Lucifer ; il*

en fut deux : l'autre, immatériel, s'est fondu tristement au ciel du ciel.

Mais un troisième essaiera de se naître (à soi-même enfin!), mortel chargé d'ans, et ce sera, ce deviendra peut-être Homunculus ou le dernier Adam.

Comme un bœuf d'herbe il s'enflera de sciences, engloutira, plein d'orgueil et de flegme, le gazon fin de toutes connaissances, moralités, proverbes, apophtegmes.

Hors le bon sens est-il un dieu qui vaille ? disait Montaigne à je ne sais plus qui ; mais ajoutait : Ventre qui s'entripaille éclate un jour, fût-il bien de marquis.

Lors, aux enfers, sur terre et dans les cieux, ne seront plus, ne seront plus de dieux... puisqu'aussi bien il ne sera des hommes nul souvenir de leurs « pourquoi » ni « comme ».

Le Tueur du Ciel

Si, quand tu renâtras en l'âme du chat-tigre, sous quelques milliers d'ans, blasphémateur d'étoiles, il brille encor, mon Ciel Divin que tu dénigres, prends de tes crocs son voile et tire à toi son voile,

déchire au Ciel son voile et Dieu t'apparaîtra,
glacé, parmi les Saints et les grands disparus,
Vichnou, le bison noir, le mammouth et Cytbra,
Noé, Job, Charlemagne et le diplodocus.

Regarde, au milieu d'eux, non moins
épouvantables d'immobilité grise en l'éternelle
aurore, Aaron et Moïse endormis sur les Tables,
dans l'ombre gigantesque de l'ichtyosaure.

Voire aussi, par grand'foule et Poètes et Sages,
Brahma, Confucius et Platon et Musée, derrière
la vitrine encrassée des nuages, ne manqueront,
ni Kant, au céleste musée.

Hélas ! mon bel Orpheus, hélas ! Jésus
lui-même, et la Vierge Marie, ô fleur de mes
pensées ! ne seront plus, tels Fichte et Voltaire
aux blasphèmes et Pithecanthropus que des ombres
glacées.

Mais Dieu n'étant point mort, ils renaîtront
peut-être (à moins qu'Il ne soit mort) tous ces
grands disparus ? Non, tigre, puisqu'alors mon
Dieu ne sera plus qu'un oublié de l'âme aux
yeux des nouveaux êtres.

Et tu triompheras bondissant sur tes frères,
occupés à s'entredévorer foie et cœur, dans la
Cage isolée et morne de la Terre aux barreaux
de ténèbre, aux fauves sans dompteur.

Naissance du Blasphème

Un jour l'esprit du mal, le vieux chasseur des Ombres, l'homme-et-la-bête, l'âme-et-le-corps, le nain sombre, décochant une flèche au ciel, en fit jaillir le grand Dieu Mâche-éclairs qui ne doit pas finir.

Que bien heureusement il avait d'autres flèches pour transpercer la terre aux grondements étranges, qui de suite accoucha d'Un criant à voix rèche : « Le symbole de l'âme est un singe qui mange » !

Et celui-là, peu défini, sous les tonnerres, l'aboi des nues, les trombes d'eau lâche et de feu, par tout le tremblement du ciel et de la terre, mâchant la foudre adverse et plus ferme qu'un pieu,

jouissait lentement de s'égalier à Dieu.

L'Âme Folle

Une lande imprécise erre au vent sous mes pas. Le soleil rouge émeut les graminées en flamme. Qui m'appelle d'un nom que je ne connais pas ? Au timbre de la voix je reconnais mon âme.

*Elle me parle, usant du seul vestige humain
qui lui reste, lointaine à m'en croire demain,
hier, avant de naître ou bien après ma mort, de
son isolement éternel de mon corps :*

*« Où ne suis-je donc point, me dit-elle, sans
toi ! Près de Cassius aux champs de Philippes.
En cette herbe. Dans l'espace invisible où l'univers
décroît. Je suis l'éternité sous le poids du seul
Verbe.*

*» Ce Dieu que multiplient toutes les voix des
hommes, qui vocifère et qui m'écrase, écoute-le ;
si tu ne puis peser l'énorme poids sans forme
et qui m'écrase, du moins entends hurler ce Dieu*

*» debout parmi le grouillement noir des secondes
qui s'entretuent à rendre les horizons rouges !
O flammes d'un carnage où nuits et jours
succombent, leurs bas rayons croisés comme de
longues vouges.*

*» La bataille enivrée, au fort de sa splendeur,
a chu dans un abîme où l'ombre la dévore, mais
je suis lasse, et hors de toi je crains les Morts.
Que font-ils ? où sont-ils ?... et maintenant
j'ai peur ! »*

*Déchirée, ô mon âme ! est-ce toi qui m'appelles,
et qui voudrais rentrer en moi sempiternelle, et*

*qui m'appelles Christ, Henri III, Fox, Mausole!
Horreur! elle se trompe! horreur! mon âme
est folle!*

L'Escarboucle

*Goutte d'enfer éblouissant les yeux cruels et
froids de l'homme,*

*en elle est un miroir de sang qui reflète
l'Asie et Rome,*

*l'incendie où Néron se pâme, le gouffre où
Sodome chavire ;*

*mais quand je vous relis, Shakespeare, son
feu peint l'état de mon âme.*

Chanson Matinale du Prince Hamlet

*— Prince Hamlet qui chevauches dans l'herbe
du matin, vois-tu la Mort qui fauche la luzerne
et le thym ?*

— L'ombre de mon amour est tout ce que je vois, les bras rouges de jour, se lever devant moi.

— Vas-tu courir le lièvre ? — Mon amour va plus vite. — Toute l'herbe a la fièvre. — C'est qu'un mort la visite.

— Prince mort qui chemines, où vas-tu, par les prés, cette dague assassine entre tes dents nacrées ?

— Vers la sœur du Soleil qui se noie, à la brune, dans les ruisseaux vermeils, Ophélie la lune.

— Suivi de ta levrette, où vas-tu, prince Hamlet ?... où va ton doux squelette ? et ton chien violet ?

— Mon chien et mon cheval, ce ne sont que des ombres ; je cours de val en val, ombre et cherchant une ombre.

— La Mort suit ton manteau ! — La lune est morte aussi. Regarde-moi : bientôt je ne suis plus d'ici.

D'une cloche de fer mon âme est le sonneur ! elle appelle aux enfers le prince d'Elseneur !

— Gris fantôme qui bouges dans le brouillard levant, qui rend tes yeux si rouges ? — C'est le souffle du vent.

Conseils du Bobémien au Poète

*Fixe ta demeure aux clous de quatre étoiles.
Sonne du cor. Elève de petits ours. Agite sur
un feu l'ail vert dans la poêle. Chante l'amour.
Mais garde-toi de l'amour.*

*Hulule un cri d'extase au grand ciel livide,
songeant : « Le trapèze assure un beau trépas.
Un soir je n'aurai d'amour que pour le vide.
Quand irai-je trouver la nue de mon pas ? »*

*Les gypsies bleues verront ta mort dans les
cartes, sur un tambour. Va donc graisser l'essieu
de la roulotte afin, Seigneur ! qu'elle parte derrière
le cheval poussif — vers les cieux.*

*Ne te laisse grignoter aux souvenirs, comme
l'est aux vers le bois creux de ma hache. Mais si
le bouc danse autour de toi, soupire et hume
aux buissons la rose des jours lâches.*

*Sois libre en ne méprisant pas un chef dur,
qui cogne et t'arrache l'œil de sa ceinture. Il faut
souffrir. La pipe en devient meilleure au solitaire,
la nuit, dans l'herbe en fleur.*

Onomancie

De son destin nul ne s'écarte ? Mais quelle influence a le nom !... Napoléon Buonaparte, c'est un nom, ne dites pas non, de tonnerre et coups de canon à vous briser le monde en quatre ; enfin, s'il ne fût mort poupon, étouffé par une ample tarte, qu'eût fait, se penchant sur les cartes, Napoléarte Bonapon ?

Autre exemple et non moins illustre, sans remonter aux temps lacustres. Les fastes romains ont du bon. Jamais un Césius Jular, fût-il chéri de Cléopâtre (même d'une Cléo sans « pâtre »), fût-il pâle comme une opale, ne vaincrait Pompée à Pharsale, à moins que Pompée gras à lard n'ait ce nom de guerre : Pompon !

Mais, bien qu'on les juge un peu ternes, prenons exemple aux temps modernes. — Tenez, moi, sobre et fin poète, moi dont chacun le nom répète, le Hasard m'eût nommé Porc Fol, me pousserais-je de ce col ?

Encore une Journée

Dis-moi, soleil d'aurore ami des terrains vagues, faisant pourpre velours des grises graminées, quelle

*Fée ou Princesse invisible, archarnée à traîner ce
manteau vers le ciel bleu, divague ?*

— « *La Princesse Journée Onzième de l'Avril
Dix-Neuf Cent Trente-Cinq* » dit ta voix enrhumée.
*Oui, je sais, elle aura bien courte renommée, et
pas plus que sa sœur morte hier en exil*

*et toutes ses défuntes sœurs depuis l'an Mil
Huit Cent Soixante-Douze, an qui m'ouvrit les
yeux, ne m'apportera pas les trésors d'Idumée :
ni présence d'un Dieu, ni croyance en un Dieu.*

Fin

*Le printemps, ses épouvantails coiffés à la Fra-
Diavolo sur le vert velours des semailles, ses
poulains des prés, leurs galops,*

*les hirondelles de Jouvence, toute la joie des
nouveaux nids aux bleus, blancs, rouges ciels de
France, ne me sont plus de rien : fini !*

*Printemps, redoutez mes tendresses ! Vivette
source dans les bois, vous n'êtes plus mon âme, et
toi, soleil, tu n'es plus ma jeunesse !*

Carnaval des matins frisés, en quoi me suis-je

*déguisé ? — en vieillard — plus en papegai, en
diable, en sylphe, et les muguets*

sont les grelots de ma tristesse.

L'Eclipse

*Viens, Foule ! admire un tel mensonge. Le
Soleil passé à l'éponge*

*est enfin de ce monde exclu. — Je songe aux
dieux qui ne sont plus ?*

*non : mais au temps que perd ma chatte à
lécher le creux de sa patte.*

O Lune

*O si grande à nos yeux hantés, sœur de nos
rêves, lune, lune, si petite en réalité, lune ou
lentille minuscule,*

*es-tu de rêves habitée ? songes de mers mourant
aux grèves ou des reflets inagités de tes froids
volcans argentés ?*

*non ! minime et silencieuse, nenni ! sans âme
à songerie, point ! petit point de nébuleuse, rien
de rien dans la Riennerie !*

et cependant la voie lactée, devant que sa courbe s'achève, te fait place en l'éternité, où tu n'es qu'un rêve de rêve :

le songe d'une nuit d'été.

La Nuit Chasseresse et l'Etendue

Est-ce en moi seul, en moi que s'éprouve un tel rêve ? Dois-je une telle ivresse aux chasseurs attardés, au songe des bois noirs d'où la lune se lève, ou rien qu'à mon esprit subtil et non guidé ?

Par les brouillards d'octobre enveloppant la terre, le chant du cor se meurt et lointain se survit : ce n'est plus lui mais son écho plein de mystère, et la lune devient plus grande que la nuit.

Cette voix qui me parle au fond de l'horizon, est-ce le chant du cor ou la voix du Très-Haut ? Chênes, défeuillez-vous aux frissons de l'écho. Bois et plaine ont tremblé. Nul vent. Tout est frissons...

O lune, immense et blanche, ô musicale aurore, qui, plus l'écho s'éteint, plus vaste m'envahis ! Serais-je au créateur de ces lueurs sonores un écho de lumière aux ondes infinies ?

Je ne suis pas un dieu, je ne crée pas le monde :

*ou vais-je me leurrer encor d'un tel mensonge,
quand la survie d'un chant plus que l'âme est
profonde, quand la lune devient plus vaste que
le songe ?*

*Rêvez, nuit chasseresse, ample écho de mon
âme!... Hélas! et ne pas croire en ma divinité?...
Non, par ces grandes nuits un seul dieu se
proclame : l'Etendue — il est vrai, de mon âme
hantée !*

La Complainte du Pauvre Homme

*Cet homme n'est plus bon à rien. Cet homme
a trop souffert. Qu'il soit donc aboyé des chiens,
des blancs chiens de la mer.*

*Que vaut-il ? O gué ! lanrelu ! six râteaux
de rebut.*

*Cet homme allonge un trop long cou. Il eut
tant d'infortune ! Qu'il soit donc hurlé par les
loups noirs des nuits sans lune.*

*Que vaut-il ? O gué ! ridondé ! quatre faux
édentées.*

Cet homme a pris dans les batailles, grands

coups, larges entailles. Qu'il soit donc honni, l'âme aigrie, des coqs de sa patrie.

Que vaut-il ? O gué ! martinchet ! trois moitiés de crochet.

Cet homme aveugle ne regarde qu'en son âme bagarde. Qu'il soit donc sifflé dans le ciel par les anges du ciel.

Que vaut-il ? O gué ! larilé ! un vieux chaudron fêlé.

Cet homme ne vaut plus bien cher, puisqu'un rien le console : sa pipe... Ils l'ont cassée hier, les enfants de l'école,

à coups de pierre ! Guilleri ! Que vaut-il, Jésus-Christ !

Que vaut-il ? Jésus à la noce — qui sur sa croix défaille. Il lui ressemblait, petit gosse, né un soir dans la paille.

Que valait-il ? O gué ! lanlaire ! Tout l'espoir de la terre.

Rêve d'Oubli

Où vais-je aller vous oublier, ma grande allée de peupliers ?

et vous, gazon ? et vous, saisons ? neige au soleil ? fleur des abeilles ?

Sans le printemps, que m'est le temps ? Petite pluie dont je m'essuie.

Après le cher divin automne, même l'hiver qui m'abandonne !

Voilà glissé tout le passé au fond d'un rêve que nul n'achève.

Des souvenirs, rien ne me suit dans l'avenir où je me fuis.

Amour, jeunesse, beaux étrangers, quoi ! je vous laisse en un verger ?

Dans sa feuillée, t'ai-je oubliée, ô ma saison ! — Quelle saison ?...

Eté, cerises, je vous oublie ? Mon cœur se brise par ma folie.

Chanson de l'Amour Eternel

Il a tué pour ses amours. L'enfer le brûlera toujours.

« Dieu, grand dieu ! sauve mon amant de ton enfer plein de tourments.

*Alors je te rendrai ma foi. Sinon je pécherai
cent fois*

*tous les péchés de l'univers, pour être sûre
que l'enfer*

*nous brûle de la même flamme ; ô cher doux
amour, ô mon âme ! »*

*A de tels mots Dieu répondit, jaloux au fond
du paradis :*

*« Le ciel ne vit que de ferveur. Gagnez le
ciel en tout honneur.*

*Nos bras sont jaloux, mais d'un père. Ouvre
un grand ciel chantant, saint Pierre. »*

*La belle y clamait chaque jour : « Que faire
au ciel sans mes amours ?*

*Je veux l'enfer et mon amant, Dieu qui me
voles ses tourments ! »*

Il faut nous aimer

*Il faut nous aimer sur terre. Il faut nous
aimer vivants.*

*Ne crois pas au cimetière. Il faut nous
aimer avant.*

*Ma poussière et ta poussière deviendront le
jouet des vents.*

La plus grande Eglise

*Ses quatre murs sont transparents et sa flèche
ardoisée d'étoiles. C'est une vieille cathédrale,
trop grande pour les clairvoyants.*

*L'espace et l'ombre sans limite, voilà ses murs
et son pavage. Sa nef traverse le zénith, ses
caveaux traversent les âges.*

*Ciel, enfer, rôdent autour d'elle, cherchant les
portes et des yeux ; et foule apeurée, ses fidèles
ne se connaissent pas entre eux.*

*C'est le temple des âmes seules. Le prêtre en
est la Mort qui meugle. Le Temps y traîne son
linceul. — C'est l'ombre où veillent les aveugles.*

Le Clou Forgé

*L'Amour, comme un clou dans mon cœur, si
je l'y plante d'heure en heure plus profond, c'est
que je l'en sors pour l'affiler encore, encore !*

*A blanc chauffé, sur une enclume, tressaute
aux lourds coups du marteau, le clou que j'épointe
et qui fume. Qu'il sera bel et grand bientôt !*

*Sur mon poing le marteau volant, dur forgeron
de ma douleur, j'enfoncerai le clou brûlant, plus
avant dans la chair du cœur.*

— « *Tel mensonge ameute l'enfer ! Prends
garde, forgeron maudit ! Que feras-tu s'il est de
fer, ton cœur, ainsi que chacun dit ?* »

*A son tour, je le forgerai, dans ce beau feu
d'enfer qui gronde : peut-être je l'amollirai tant
et tant que le clou s'y fonde.*

Erreur ou Vérité

*Me voici donc tué par l'âge. Mon amie en fleur
me dit : non. Qui faut-il croire ? ou son courage
ou l'horreur de mes compagnons ?*

*Tué par l'âge, oui, mais quel âge ? Celui que
j'ai. — L'ai-je ? Hélas non. L'amour en fleur me
dit : « Courage ! Aigris toujours tes compagnons. »*

*Qui faut-il croire ? ou mon courage ou...
l'erreur de mes compagnons : « Le voici donc tué
par l'âge ? » — Et l'amour en fleur me dit : non !*

La Fin

*Plus l'âme sombre abandonnée — en vous,
Mort ! — plus elle est tournée vers l'Aurore d'un
nouveau jour. Le râle est un long cri d'amour.*

*Bientôt, laissant toute espérance, et jusqu'aux
Enfers abîmé, purifié par la souffrance, je ne
saurai plus rien qu'aimer.*

Mon Cercueil ?

*Ici règne une araigne ; plus de vers, mais
des vers.*

*En linceul enfin seul, corps sans âme sous
la lame !*

A recoi je ne vois l'univers au travers.

*Sans nuls cieux d'aucuns dieux, ô boëte de
poëte !*

*Ici règne une araigne ; plus de vers mais
des vers.*

*Plus de songes de mensonges... En linceul
enfin seul !*

Résurrection

ou l'Ivresse Printanière

O pluie ensoleillée, ô divine fraîcheur, ne vais-je pas en vous suivre ma destinée, et, sous les arcs-en-ciel de cette matinée, vous aimer d'un amour à vous offrir mon cœur ?

Mon cœur ? Celui qui chante et non celui qui pleure. J'en ai deux, trois — bien plus ! — mais un seul à cette heure, chantant vers la pluie fine et parce qu'au travers sa rosée au soleil fait danser les prés verts.

Dans le ciel gris de loutre un arc-en-ciel repose. Mon cœur chante ! Il est près de lui d'autres chanteurs. Ecoutez... le bouvreuil à la poitrine rose loue Dieu sur les rameaux d'un amandier en fleur.

Mais un autre arc-en-ciel fait chanter la mésange. Ah ! mésange et bouvreuil, entendez-vous ces chœurs ? la suave harmonie que font ces milliers d'anges qui vont aux arcs-en-ciel et sortent de mon cœur ?

Le bienheureux cortège, à moi-même invisible, est vu de tous les yeux des nids. Tournez vos

têtes, ô petits bergerots de la bergeronnette, vers ces porches où va glisser son vol flexible.

Arbres, nuées, soleil, prés, côteaux, fleurs et nids, scintillez et chantez : le monde est rajeuni !
Ce cœur chantant, mon cœur, n'est-il pas éternel sous l'immortalité double de l'arc-en-ciel ?

Mort à Paris au Printemps

Paul Fort est mort ? Paul Fort a tort. Noble cité, ressuscité bientôt soit-il, aux gais « til-til-bul-bul » des cloches, lointaines, proches, nuptiales ou conventines, dominicales, pascalines, au vrai concert du Paradis qu'est son Paris couleur de l'air, à lui si cher en ces printemps couleur du temps qu'il aima tant ; couleur du cou des tourterelles : Pont-Neuf ! Notre-Dame la belle ! Jardins du Luxembourg autant ! Montparnasse et Ménilmontant !

FIN





ARMAND JULES KLEIN
Imprimeur d' Art
PARIS



